Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 152

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan
Autor: Camfranc, M du
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-250118

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 2 décembre 1900 N° 152 Troisième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 28me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 28me année *LE PAYS*

La Chine et les Chinois

(Suite.)

Les Chinois ont un véritable culte pour leurs morts. Ce culte est une des formes de la piété filiale qui, chez eux, atteint parfois, en quelque sorte, à un degré idéal. Aussi n'existe-t-il point pour eux cérémonie particulière plus importante que les funérailles. Contrairement à la pente naturelle de l'homme de détourner son esprit de l'idée et de l'image de la mort, le chinois met au nombre de ces premières et de ses principales préoccupations de se pourvoir, dans la fleur de l'âge encore, du plus beau cercueil possible. C'est pourquoi, il se fait un commerce considérable de ces meubles funèbres. Il en est de prix accessibles à toutes les bourses; les uns sont faits du bois le plus simple; les autres d'un bois précieux ornés de sculptures et de riches dorures. Ce meuble que le céleste se procure généralement à grands frais est, à ses yeux, le meuble le plus précieux de tous. On a vu des enfants qui pour donner à leurs parents la satisfaction d'avoir, de leur vivant, un beau cercueil, ont, non seulement, peiné et économisé à cet effet, mais se sont même vendus en esclavage. A la mort d'un Chinois, les honneurs lui sont prodigués. A peine a-t-il expiré, ou selon la gracieuse expression chinoise, a-t-il *salué le monde*, qu'on le revêt avec empressement de ses plus beaux habits, et, s'il en a, de tous les insignes de ses dignités. Il est déposé dans le cercueil sur une couche épaisse de coton, mêlé de chaux. L'effet de ces deux substances est d'absorber toute humeur fétide qui pourrait s'échapper du cadavre. Le cercueil est, en outre, si bien enduit intérieurement de poix et de bitume qu'aucune odeur nauséabonde n'en vient vicier l'air. L'usage est de ne faire l'inhumation du défunt qu'au bout de trois fois sept jours. Ce temps se réduit parfois à sept jours et même à trois. Mais ce n'est pas chose rare de voir des enfants qui pour satisfaire à leur piété filiale, garderont jusqu'a trois ou quatre ans, sous leur toit, le corps de leur père.

Pendant les jours qui précèdent l'inhumation, le cercueil où repose le défunt est exposé dans une salle qu'on a eu le soin de tendre de blanc, mêlé çà et là d'étoffes de soie noires ou violettes. Devant le cercueil se trouve une table sur laquelle est placée l'image du défunt. C'est là, dans cette salle que parents et amis viennent nombreux présenter leurs respects au défunt. Voici de quelle manière il le font:

Ils se jettent à terre et plusieurs fois frappent le sol de leur front. Chaque visiteur, avant de se retirer, fait don au mort de parfums et de bougies. Derrière une draperie se tient avec ses frères le fils aîné du défunt. Il sort, en rampant de cette retraite, et c'est dans cette attitude bizarre qu'il vient rendre aux visiteurs les hommages qu'ils ont présentés au corps de son père. Du côté opposé est tendue une autre draperie qui dissimule au regard les femmes et filles du défunt. Chaque fois que le fils aîné sort en rampant saluer les visiteurs, celles-ci poussent, rythmés, et comme en cadence, force cris et gémissements. L'affluence s'accroît encore le jour des obsèques. La magnificence qui est alors déployée est naturellement en rapport avec les richesses et les dignités dont jouissaient le défunt.

Mais combien est grand le rôle que jouent là, la vanité et l'ostentation. Le luxe de splendides funérailles absorbera parfois des fortunes entières et ruinera totalement des familles. Dans ces pompeuses funérailles, le cercueil est déposé sur un superbe catafalque portatif que recouvre un dais de soie violette. Quatre houppes de soie blanche en surmontent les coins. Il y a jusqu'à soixante quatre hommes qui le portent.

Les premiers qui ouvrent le convoi funèbre marchent sur une seule ligne. Ils portent des statues de cartons représentant des esclaves, des tigres, des lions, des chevaux. Suivent les musiciens qui font entendre des airs lugubres. Puis défilant sur deux rangs, s'avance une seconde troupe qui porte des étendards, des cassolettes où, brûlent des parfums, des tablettes où sont gravés le nom et les qualités du défunt.

C'est alors seulement que, viennent les parents à commencer, par le fils aîné du défunt. Il est recouvert d'un sac, s'appuyant, le corps courbé, sur un bâton. Il marche immédiatement après le cercueil suivi de ses frères, de ses fils, de ses neveux et des parents plus éloignés. Viennent ensuite enfermées dans des chaises, revêtues d'étoffes blanches les femmes et les filles du défunt qui ne se font point faute de faire retentir l'air de leurs gémissements.

Mais ces gémissements ont quelque chose de si guindé, de si compassé, qu'il est visible que ce sont choses de pure convention. Mais cette douleur de commande a aussi son expression dans les cris bruyants de pleureuses de profession.

Le corps du défunt descendu dans la tombe, il est d'usage de donner un magnifique repas aux assistants. Ce repas se donne à quelques pas de la tombe, sous quelque construction hâtivement élevée à cet effet. Après quoi, des remerciements faits au fils aîné, la foule s'écoule et se disperse. Mais s'il se fût agi de l'inhumation d'un grand de l'empire, un certain nombre de ses parents n'eût point, durant un mois ou deux, quitté le lieu de sépulture. Pendant tout ce temps, ils demeurent dans les bâtiments construits près de la tombe, où tous les jours ils vont porter les témoignages de leur douleur.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 51

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Et, là-bas, dans sa misérable chambre. Boleslas espérant encore qu'il n'était pas entièrement banni du cœur de sa femme, attendait une réponse dans une anxiété fiévreuse. Il avait confiance dans la magnanimité de Marie-Alice. Puisqu'ils s'étaient aimés, il ne pouvait concevoir l'absolue indifférence à la douleur qu'il éprouvait. Il lui avait infligé d'extrêmes souffrances; mais quelque chose devait être demeuré du sentiment d'autrefois. Ils avaient, tous deux, pour fils, l'angélique Yvan, et le doux infirme qui, parfois, comme un ange du ciel, venait l'encourager à l'espoir, plaiderait sa cause...

Le soir était venu; puis ce fut la nuit; le moment où tout s'apaise et s'endort dans la grande capitale. Il écoutait, dans le silence, le balancement de la petite pendule de marbre noir qui semblait mumurer de son tic-tac monotone, régulier:

« Je marche... Je marche, les heures s'écoulent. Demain tu auras reçu une parole de pitié ou tu seras mort. »

Et dans l'anxiété de l'attente, tout l'être du malheureux se crispait d'une telle souffrance que ses mains se convulsaient sur le drap blanc.

Enfin, après le glissement des minutes, il vint un moment où les ténèbres furent chassées par l'aube. Le rayon du matin se faisait lumineux; la vie reprenait dans Paris. Les facteurs de la poste, ces messagers de la joie ou de la tristesse, se rendaient dans chaque demeure. Celui qui portait, dans sa boîte, la grande enveloppe dont l'adresse avait été mise par la main de la Bocellini, arrivait à l'hôtel garni, où s'était réfugié le malheureux Boleslas.

Il prit la missive, et fébrilement, la décacheta.

Et devant sa lettre, qui lui revenait sans avoir même été ouverte, il demeura comme pétrifié. Quoi! n'était-ce pas même le suprême refus, cette indifférence, ce mépris de Marie-Alice? Elle dédaignait même de lire. Ah! qu'il s'était trompé en croyant qu'il restait encore une vertu de généreuse indulgence dans ce cœur. Son arrêt était porté; il n'avait plus qu'à mourir!

Les lieux de sépulture des Chinois sont toujours situés au dehors des villes. Ils choisissent pour cela, de préférence, des points élevés. Ils sont plantés d'arbres verts, pins, cyprès. La tombe du pauvre est recouverte d'un toit de chaume ou d'une petite loge en briques. Celles des gens riches et aisés est entourée d'une enceinte en forme de O grec, soigneusement peinte de diverses couleurs.

Inviolables et sacrées sont, au suprême degré, les sépultures chez les Chinois ! Il n'est aucun motif qui puisse autoriser de toucher aux cendres des morts.

Leurs dépouilles doivent à jamais demeurer soustraites au regard. Il est des provinces, celle de Kiang-nan et de Tché-Kiang, où s'est établi la coutume de brûler les morts. Et encore, ce qui a donné naissance à cette coutume, c'est la répulsion qu'éprouvaient les habitants à déposer le corps de leurs parents dans un sol humide et détrempé. La durée du deuil d'un père ou d'une mère, est chez tous les Chinois de trois ans révolus. Le deuil se porte non en noir, mais en blanc. Et, pour personne, grand dignitaire ou homme du peuple, il n'est admis d'autre étoffe que de la toile la plus ordinaire ; encore faut-il que se soit grossièrement cousu. Mais toutes les parties du vêtement jusqu'au bonnet, bottines, bas devront être blancs de cette toile commune. Boutons et boutonnières seront supprimés. De simples bandes de toile, se nouant ensemble les remplaceront. Suppression aussi, pour qui en est porteur, du flocon de soie rouge sur son bonnet.

Les femmes n'auront plus d'autre aiguille de tête qu'une baguette de coudrier. Ce n'est pas tout. Ils sont non seulement tenus à cet accoutrement négligé et souvent sordide, mais pendant tout le temps que durera le deuil, ils ne pourront se raser ni se faire couper les cheveux ; toute assemblée publique leur est interdite, ainsi que le droit d'assister à quelque grand repas. Bien plus, un devoir leur est fait de s'abstenir de viande et de vin. Si les gens en deuil ont à passer par une ville, ils ne le peuvent que portés sur une chaise qui sera entièrement revêtue d'une grossière toile blanche, c'est ce qu'on appelle une chaise de deuil. Durant tout son deuil, nul n'osera toucher à aucun instrument de musique, ni même prendre un bain. Impossible pendant ce temps de remplir un office public quelconque. Les mandarins, les ministres, afin d'être tout à leur douleur, devront donc abandonner le gouvernement de leur ville ou de leur province, au soin de l'état. Mais comme le deuil pour un père ou une mère fixé par le Livre des Rites à trois ans, n'était pas sans entraîner souvent de graves inconvénients dans les diverses administrations, les empereurs de la dynastie actuelle, ont réduit ce deuil à 27 mois, pour les dignitaires et tous les magistrats revêtus de charges publiques.

Le souverain étant considéré comme le père et la mère d'une seule et même famille qui est le peuple chinois, il en résulte qu'à sa mort le deuil est général. Beaucoup de familles, mues par la piété filiale, ont élevé en l'honneur de leurs trépassés, une sorte de temple domestique, lequel a parfois d'assez vastes proportions.

Des fêtes et des réjouissances publiques assez nombreuses viennent apporter dans le cours de l'année, leur agréable diversion aux diverses occupations du peuple chinois. La première fête est celle du nouvel-an qui se célèbre avec force démonstrations.

Dix jours à l'avance déjà sont fermées toutes les administrations. C'est un usage immémorial de consacrer ces jours au règlement des comptes. Comme on tue à ce même temps un grand nombre de chapons, on dit ironiquement d'un débiteur incapable à cette dernière époque de l'année de solder ses créanciers, qu'il a une *destinée de chapon*. On a bien soin aussi de nettoyer son habitation, et d'y faire régner l'ordre et la propreté. Les dieux domestiques reçoivent à cette occasion des brassées de fleurs, de narcisses particulièrement déposées chez les riches, dans de magnifiques vases de porcelaine. Dès le matin de la nouvelle année, tout le monde se revêt de ses plus beaux habits et se presse à flots dans les temples. Déjà dans la nuit qui avait précédé l'aurore de ce jour, après qu'avait cessé un épouvantable vacarme de pétards, de fusées, de feux de joie, on s'était livré à l'accomplissement des rites sacrés voulus pour la circonstance. En ces jours qu'on peut dire de *joie universelle*, tout travail public ou privé est suspendu.

Ce sont les jeux, les festins, les spectacles qui les remplacent. Voilà de quelle joyeuse façon les Chinois, pour employer leur pittoresque expression, *congédient l'année* qui s'en va. Il se fait alors un nombre prodigieux de visites. Personne qui puisse du reste s'en dispenser, visites des inférieurs aux supérieurs, des enfants aux parents, des protégés aux protecteurs, des amis entre eux, etc. Il va de soi que ces visites ne se font pas sans prodigalité de compliments et de protestations d'amitié. Comme en Europe, s'échangent aussi des cartes de souhaits.

Assez souvent les accompagnent de petits présents, friandises ou étoffes de soie. Ces cartes sont généralement illustrées d'un gravure, représentant un enfant, un mandarin, un vieillard avec à côté une cigogne. Ces trois figures sont l'emblème de trois principales félicités qu'ambitionne le cœur de tout bon Chinois : un héritier, un emploi public, une longue vie.

Peu de temps après arrive la fête des lanternes. L'origine s'en perd dans la nuit des temps. Chacun place au-dessus de la porte de sa maison une lanterne allumée. Par devant est accolé un transparent rouge avec cette inscription : Tien-ti, san-hiai, ouan-lin, chin-tsai. Au gouvernement du ciel, de la terre, des trois limites et des mille intelligences.

Dans le palais de l'empereur, cette inscription se place au milieu des illuminations, sur une table garnie de blé, de pain, de viandes et de fruits. C'est une sorte d'autel devant lequel se prosternent tous ceux qui entrent. La fête des lanternes se célèbre durant trois ou quatre nuits. Outre la porte d'entrée, les fenêtres, les façades des palais, les places publiques et jusqu'aux maisons les plus pauvres, sont ornées de lanternes. Ces illuminations ont lieu non seulement dans les villes et les villages les plus reculés, mais le long des chemins, sur le bord des canaux, des fleuves, des rivières et jusqu'aux joncques et aux bâteaux qui y flottent. Parmi les riches, c'est à qui l'emportera dans le déploiement du nombre, de la grandeur, de la magnificence de ces lanternes. Il en est dont le coût monte à un prix très élevé. Nombre de ces lampes sont animées d'un mouvement rotatoire, ce qui est d'un effet magique. Telles de ces lanternes sont si vastes qu'elles forment des salles de 20 à 30 pieds de diamètre. Naturellement ces lanternes monstrueuses sont une exception et l'infinité des autres sont de moindre dimension. Mais toutes ne se distinguent pas moins dans l'ensemble par l'élégance de leur structure et leur richesse d'ornementation. Ces lanternes sont faites en toute matière transparente et polie, verre, nacre, écailles, d'huitres fines et amincies, etc. Sur des panneaux de soie, de gaze ou de papier fin qui les entourent, elles portent peints en couleurs éclatantes, des personnages, des rites, des rochers, des arbres, des fleurs, des animaux. Elles affectent aussi les formes les plus variées, carrées, triangulaires, hexagones, cylindriques. La statistique chinoise porte à plus de deux millions en cette circonstance, le nombre de ces falots lumineux. De tous côtés éclatent en même temps des fusées, des gerbes lumineuses, des flots d'étoiles, des pluies d'étincelles qui illuminent et embrasent l'athmosphère. On peut donc dire en vérité que c'est *la fête du feu*.

Le printemps amène aussi une des plus importantes fêtes chinoises. C'est *la fête de l'ouverture des terres*. D'un puissant encouragement pour l'agriculture, elle emprunte une exceptionnelle solennité à la part principale qu'y prend l'Empereur en personne. Quelque temps auparavant, le tribunal des rites lui en annonce le jour. A cet effet, il lui présente le programme minutieusement détaillé de toutes les cérémonies à accomplir. Pour l'accompagner et l'assister dans son office de laboureur d'un jour, l'empereur désigne trois princes du sang et neuf hauts dignitaires de sa cour.

G. MARTIN, curé de Pleigne.

(A suivre.)

XII

Quelles premières heures du jour passa l'infortuné, plongé, abîmé dans le noir de ses pensées ! De plus en plus, la résolution d'en finir avec ses chagrins, avec ses intraitables créanciers, avec toute sa misère sans issue. Et dans son incroyance impie, il trouvait que ce moment était venu pour lui. Le dégoût de vivre le pénétrait. Il ne resterait pas dans cette chambre, où l'hôtelier pouvait apparaître d'un moment à l'autre pour lui réclamer de solder les dépenses faites depuis des semaines. il n'avait plus un centime à lui verser ; lui, dont le riche patrimoine avait fait des envieux, en était réduit à ce degré de misère ! Il ne rentrerait plus jamais dans cet hôtel qu'il allait furtivement quitter.

Et, tout de suite, il se mit à brûler les lettres, et à détruire jusqu'à sa dernière carte de visite.

Puis, devant le foyer rempli de cendres noires, un moment encore il se prit à réfléchir. Un grand frisson l'avait saisi. Il lui semblait entendre la mort venir du pas d'un fantôme, et il eut un instant de défaillance.

Mais, hélas ! le malheureux tremblait devant la dissolution finale, et non devant la terreur du jugement de Dieu. A force de mal vivre, il avait étouffé, en son âme misérable, toute pensée religieuse. La foi de son enfance, jamais nourrie par une prière, par une élévation de l'âme vers le Créateur, était totalement morte et tous les reproches, toutes les craintes qui, d'ordinaire, assaillent une agonie, quand on a mal vécu, n'éveillaient pas dans sa conscience la suprême épouvante. Il ne craignait que la souffrance physique, que l'étoile sanglante que ferait à son front la balle du revolver. Les remords ne lui suggéraient pas de se rattacher à l'existence par une vie meilleure.

(La suite prochainement.)

A propos du catéchisme

Ce n'est pas une petite chose, ni facile, ni commune, d'enseigner et d'expliquer le catéchisme et l'histoire sainte à ses enfants ou à ceux des autres.

Les curés de campagne et les vicaires des grandes paroisses, les frères et les sœurs dans leurs écoles, ont une grâce d'état pour cette œuvre de première importance, et c'est moins d'eux que je me préoccupe, dans cette causerie familière, que des mères de famille ou des per-